

REVUE DE LA SEMAINE

Les désastres se multiplient en France. L'armée du Nord, commandée par le général Faidherbe, a été battue à St. Quentin, et le général Bourbaki a subi, dans le voisinage de Bel-fort, un sérieux échec.

Le roi Guillaume de Prusse a été proclamé aujourd'hui empereur d'Allemagne, le 19 janvier, dans la grande salle de Versailles, en présence de tous les princes allemands et des représentants des divers régiments de l'armée. Si le télégraphe dit vrai, au moment où nous écrivons, ces mauvaises nouvelles ne sont pas les seules que nous ayons à enregistrer. Il paraîtrait que Paris, le Paris de la canaille, qui est le Paris formant la majorité, parle fortement de capituler, et que le général Trochu, le seul homme de bien à peu près qui figure à la tête des armées françaises, a donné sa démission. Si ces nouvelles sont vraies, si surtout Paris capitule, il faut s'attendre à voir bientôt la France déchirée par la guerre civile.

Nous citions, il y a plus d'un mois, entr'autres paroles remarquables de l'immortel jésuite Bourdaloue, celles qu'il adresse aux hommes qui ont toujours des prétextes à mettre en avant, pour s'excuser de retenir la vérité captive. Elles méritent d'être citées encore une fois.

« Vous me direz, dit Bourdaloue, qu'un zèle vif et ardent, tel que je tâche de vous l'inspirer, bien loin de guérir le mal, ne servira souvent qu'à l'irriter. Quand cela serait, chrétiens, et que vous verriez que cela dût être, votre indifférence pour Dieu n'en serait pas moins criminelle, et, en mille rencontres, le zèle ne vous obligerait pas moins à vous déclarer. Quoique le mal s'aigrît et s'irritât, vous auriez fait votre devoir. Dieu aurait ses vues pour le permettre ainsi; mais l'intention de Dieu ne serait pas que le mal qu'il voudrait permettre fut ménagé et toléré par vous. Sans mesurer les choses par l'événement, vous auriez toujours la consolation de dire à Dieu : Seigneur, j'ai suivi vos ordres et j'ai pris le parti de votre loi. Et certes, mon cher Auditeur, il ne vous appartient point et il ne dépend point de vous, sous prétexte d'un événement futur et incertain, de vous dispenser d'une obligation présente et assurée. C'est à vous de vous confier en Dieu et d'agir dans l'espérance qu'il bénira votre zèle. »

Durus est hic sermo; voilà des paroles qui sont fort dures, objecte-t-on, et qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de réduire en actes dans la conduite ordinaire de la vie. — Elles sont dures, c'est vrai; mais l'Evangile en contient de plus dures encore, et quiconque refuse de porter le poids qu'imposent les unes, portera infailliblement le poids infiniment plus lourd qu'imposent les autres. Libre à chacun de choisir le lot dont il veut être chargé.

Un homme, dans notre siècle, s'est surtout rencontré qui, depuis trente ans, a pris pour règle de conduite ces paroles que nous venons de rappeler, et qui, sans se démentir un seul instant, les a scrupuleusement mises en pratique. Cet homme, c'est le grand polémiste catholique de notre époque, l'apôtre laïque de la France, M. Louis Veuillot, homme vraiment providentiel que Dieu a suscité pour réveiller et instruire par son exemple ceux qui s'obstinent à dormir dans une fausse paix, et à ne ménager que les intérêts du temps présent; pour confondre en même temps ces cœurs mous et lâches, que les moindres difficultés rebutent et paralysent; et qui ne se déclarent en faveur de la vérité que dans les circonstances où une profession de foi n'entraîne après elle aucun inconvénient.

S'étant voué, après une conversion éclatante, à la défense de notre sainte religion, M. L. Veuillot ne voulut pas faire les choses à demi, mais en véritable soldat du Christ. Il commença de combattre les bons combats avec l'indébranlable résolution

de tout sacrifier aux intérêts de Dieu : repos, fortune, amis, réputation, vie même, s'il le fallait. A peine eut-il mis la main à l'œuvre et fondé son *Univers*, journal éminemment catholique, que les tempêtes se déchaînèrent contre lui. Toutes les feuilles impies se coalisèrent dans le but de l'écraser; elles l'accablèrent d'injures et d'outrages; elles dénaturèrent ses paroles, ses intentions, le sens de ses écrits, et ne cessèrent de le poursuivre de leurs odieuses calomnies. Bref, elles ne se donnèrent de repos qu'après avoir organisé contre lui une persécution qui le conduisit en prison, et le dépouilla de plus qu'il ne possédait, en l'obligeant à payer quelques mille francs d'amende.

Après avoir passé un mois sous les verrous, M. L. Veuillot ne se dit pas qu'il fallait désormais ménager sa personne et sa bourse au détriment de la vérité, mais il reprit son travail avec plus d'ardeur que jamais. Toujours fidèle à la tâche qu'il s'était imposée, on le vit voler sur tous les points où l'Eglise était attaquée, défendre sa foi, sa discipline, son culte, ses ministres, déjouer toutes les ruses de l'impie et battre en brèche ses châteaux-forts. Harcelé du matin au soir, il se montra toujours infatigable, toujours invincible lutteur. Les ennemis du catholicisme, qui disposaient pourtant des mille voix de la presse impie, en étaient réduits à battre honteusement en retraite sous les coups de massue de l'Hercule chrétien : un incident leur apporta un secours inespéré. M. de Montalembert, qu'on se plaisait à regarder comme le chef du parti catholique, rompit d'une manière éclatante avec M. L. Veuillot, à côté duquel il avait combattu jusque là, et Mgr. Dupanloup épousa chaudement sa cause. Les deux illustres écrivains, imbus de doctrines libérales et gallicanes, ne pouvaient pardonner à M. L. Veuillot de professer un catholicisme qui ne sait pas ménager l'erreur ni entrer en accommodation avec elle. Ils formèrent donc une autre école, recrutèrent au moyen d'une active et peu scrupuleuse propagande autant d'adhérents qu'ils purent, puis déclarèrent à leur ancien ami et collaborateur une guerre à mort qui se fit quelquefois ouvertement, mais le plus souvent d'une façon fort sournoise et fort déloyale. A chaque trait que décochaient contre M. Veuillot les adeptes de la nouvelle école, répondaient les frénétiques acclamations du camp de l'impie. Ce fut là l'une des plus sensibles épreuves que M. Veuillot eut à supporter; il en fut accablé à ce point que, pris d'un immense dégoût, il se demanda si ce n'était point lui qui faisait fausse route et si ses anciens amis, maintenant ses adversaires acharnés, n'avaient point raison contre lui. Ceux là seuls qui l'ont expérimenté savent tout ce qu'il y a de poignant, de navrant et de décourageant dans ces guerres qu'on est parfois obligé de soutenir contre des amis et des frères, en faveur de la vérité. Pour ne pas défaillir, il faut alors se rappeler souvent ces paroles du divin Maître : « Si quelqu'un veut venir à moi, et ne hait point son père, et sa mère, et son époux, et ses enfants, et ses frères, et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. »

C'est ici le lieu de répéter ce que Pie IX disait, il y a environ deux ans, aux rédacteurs du *Catholique* de Bruxelles : « Ceux que l'Eglise a le plus à redouter dans les temps présents ne sont pas les impies déclarés, mais certains catholiques, même pieux et en trop grand nombre malheureusement, qui caressent des idées dangereuses, peu en harmonie avec la sainte doctrine, qui les défendent opiniâtement et tâchent d'expliquer dans un sens qui leur est favorable les décisions du Saint-Siège qui les condamnent. »

Bientôt remis de cette rude épreuve, M. L. Veuillot se vit en butte à de nouvelles tracasseries. A propos de questions qui ne sont pas du domaine de la foi sans doute, mais qui découlaient évidemment de la doctrine catholique, on intrigua tant